



Un itinéraire : du réel planifié à l'imaginaire au quotidien

Jean-François Augoyard

► To cite this version:

Jean-François Augoyard. Un itinéraire : du réel planifié à l'imaginaire au quotidien. Plan-Construction. Construire pour habiter, l'Equerre, pp.4-7, 1981. hal-02104060

HAL Id: hal-02104060

<https://hal.science/hal-02104060>

Submitted on 7 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un itinéraire : du réel planifié à l'imaginaire au quotidien.



Les trajets qu'effectuent quotidiennement les habitants d'un milieu urbain : on n'a encore guère songé à s'y intéresser (1). Nous parlons d'une réflexion qui saisirait ces trajets et parcours en eux-mêmes, et comme une appréhension globale de l'urbain. C'est déjà soupçonner et inquiéter cette habitude dogmatique à tenir pour négligeable et sans conséquence l'être dans la ville par nos jambes.

Nombreuses les études de fréquentation d'aires piétonnières, abondantes les analyses de trajets en terme de circulation urbaine, mais rien de l'aspect véritablement déambulatoire du vécu urbain ne s'y manifeste. Fréquentation équivaut déjà à fréquence : le temps déguisé en variable. La notion de circulation donne congé à tout atermolement; c'est déjà l'optimale rapidité qui ne nous semble pas étrangère au « circulez ! ». Détournement burlesque d'un verbeaction qui perd son aspect répétitif. Les choses urbaines n'ont pas à revenir, elles doivent passer tout droit. Voici à peine déguisé le modèle de la linéarité et de l'orthogonalité du géométrique. L'espace à parcourir se définit par un tracé entre deux points de repérage. L'entre-deux n'a pas plus d'épaisseur que le trait réducteur. Le parcours quotidien serait ainsi une plate trajectoire sans temps vécu, sans consistance, mouvement accidentel ne changeant rien à la substance des espaces cartographiquement bien codés, de l'univers urbain.

Les autres variables rationnellement convoquées produisent tout autant de découpages abstraits. A la supposition de l'homogénéité spatiale et de la linéarité du temps, s'adjoignent l'hégémonie d'un ordre de la vue, les classes d'activité (travail, loisir), les genres fonctionnels d'espace (public, privé, collectif, domestique), les strates d'instances institutionnelles. Autant de caractéristiques spatiales rejetant dans l'insignifiance le fugace, le transitoire, l'intermédiaire.

Et pourtant, entre le public et le privé, le travail et le loisir, quelque chose fait inlassablement route. Un mouvement capable d'activité sans lequel aucun de ces isolats codés n'aurait de signification vécue. A

1. Hormis l'entreprise de Pierre Sansot consignée dans « Poétique de la ville » (Paris, Klincksieck 1971) qui reste une voie royale et solitaire.

prendre le transitoire pour lui-même, à séjourner dans l'intermédiaire, accepter de passer du temps du côté de l'accidentel et du modal, à laisser se manifester les manières d'être avant de convoquer les Causes nécessaires, à soupçonner qu'entre la présence d'un lieu et l'absence d'un autre il n'y a pas immédiateté, les trajets et parcours risquent de signifier encore autre chose que l'évidente redondance, la fatale Reproduction dont on a marqué le quotidien en sorte qu'aucune expression propre n'en puisse apparaître.

Il est temps de s'intéresser à la pratique déambulatoire. Elle est peut-être un des derniers refuges d'une possible et originaire expression habitante que les Savoirs en vigueur n'ont pas encore traquée et réduite. Et pour tourner le dos aux réductions que les mots « trajets » et « parcours » véhiculent, parlons plutôt de cheminements.

Dans cette direction, nous avons étudié plusieurs quartiers et ensembles d'habitat, d'autres tissus urbains étant en cours d'exploration. L'analyse longue et délicate n'a pu se développer selon la spatialité. Les récits de cheminements rapportés par des habitants rencontrés chacun plusieurs fois furent d'abord transcrits graphiquement sur plan. Il apparut bien vite à l'examen attentif que le fil des récits contredisait la métaphore graphique : que les limites territoriales n'avaient pas cette immobilité linéaire, que la quantité d'espace parcouru ne correspondait en rien à la qualité d'appropriation vécue (1). Ainsi l'habitant qui « connaît » tout le quartier, mais y reste étranger, ainsi cet autre qui chaque jour fait le tour du quartier, mais... à la suite du chien qu'il promène; inversement, l'habitante qui n'habite qu'un court territoire investit le reste du quartier d'une grande richesse de possibles; un autre, répétant exactement chaque jour le même minuscule trajet, le vit constamment sur le mode fantastique et convoque en cet espace le reste du quartier.

Il fallait s'orienter du côté des modalités pratiques, des manières d'être, du côté des styles. Prenant sens à travers une analyse rhétorique, les cheminements se présentaient comme des articulations de figures

1. cf « La conduite piétonnière et sa métaphore cartographique » in « Cartes et figures de la terre »

spatio-temporelles constitutives de l'habitat réellement vécu; figures d'évitement, figures de répétition, figures de combinaison variées aboutissaient à exhausser deux types de permanence topologique, deux figures fondamentales dont la nature surprend. Les cheminements se fondent sur la synecdoque, au sens où rien n'est jamais vécu que partiellement, les fragments se donnant pour la globalité. Mais ce phénomène n'est possible que sur un fond d'absence — ce que les habitants appellent des « trous », des blancs —, absence de connexions (figure d'asyndète) qui permet à chaque habitant d'articuler à sa manière l'espace qu'il constitue avec ou contre les autres. Cette force de défiguration et de configuration singulière qui brise la représentation des continuités et des homogénéités propres à l'espace aménagé est pour nous l'indice de l'existence d'une « expression habitante ».

Ainsi, au plus discret et au plus anodin du quotidien, habitons-nous un espace défait et dispersé. La totalité close des espaces conçus ne sert à fonder aucune communauté de sens entre les vies quotidiennes qui s'y déroulent. Elle est plutôt prétexte à déconstruction. Mais, si ce référent ne fonctionne plus que dans les discours sur la ville ou l'aménagement et non dans les pratiques quotidiennes, celles-ci seront-elles livrées à leur tour à la dispersion et à la rencontre aléatoire ?

Pourtant, d'un moment à l'autre, d'un lieu à l'autre, entre le séjour et la marche, entre ma manière d'habiter et celle des autres habitants, des unités qualitatives apparaissent, des sens communs se font jour. C'est d'abord une continuité minimale dans chaque style d'être, mais aussi des manières de faire similaires entre membres de l'agrégat ou du groupe social, ou même, de manière plus pratique et sur une ou deux modalités, entre les habitants d'une ville, voire d'un pays. Un agrégat social se reconnaît ainsi notoirement dans des façons identiques de valoriser certains lieux, d'y développer certaines pratiques, et de rendre insignifiants d'autres espaces. De telles rencontres et de telles similitudes entre les manières de faire de tous les jours sont sans doute indéniables, mais encore doit-on se demander comment l'unité modale circule concrètement entre chacune des expressions quotidiennes, et de quel fond les expressions habitantes peuvent bien tirer leur pouvoir de déformation d'un espace conçu transformé en espace vécu ?

Il nous reste à donner encore quelques indications en ce sens. L'expression habitante déjoue la représentation totalitaire de l'espace homogène de deux manières. Par l'anticipation sensori-motrice de l'ac-

tion à venir, elle rend présent ce qui « réellement » ne l'est pas encore; ainsi, nous esquissons déjà l'évitement ou la recherche d'un lieu qui n'est encore qu'à l'horizon de notre déambulation. Mais aussi, en déréalisant d'importants fragments d'espace, cette rhétorique ordinaire rend absent ce que la représentation jugerait « réellement » présent; ainsi en va-t-il des « trajets blancs » vécus sur le mode de l'absence, ou des asyndètes qui insèrent la discontinuité dans nos parcours quotidiens. Or, dans les deux cas, c'est l'IMAGINABLE qui déborde les limites d'une réalité spatiale, laquelle ne tient sa cohérence que de la réunion abstraite de deux caractères pratiquement contradictoires : à savoir que d'une part le réel correspond au présent, et que d'autre part ce réel se définit par rapport à une totalité supposée permanente et dont il est une partie exactement assignable. C'est que le vécu ne s'organise pas à partir d'un rapport de totalité à partie, mais d'une tension entre le présent et le possible.

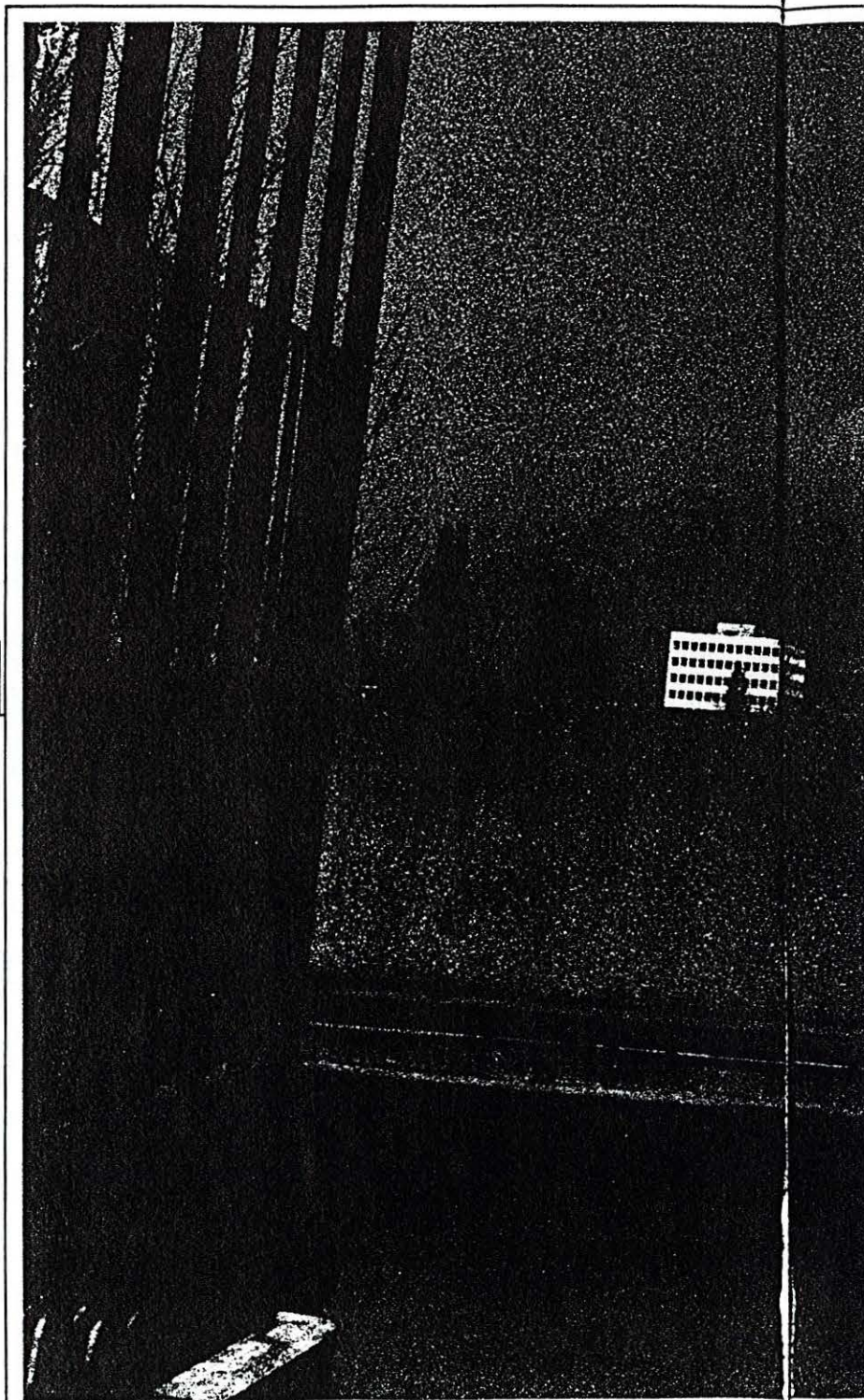
En étudiant minutieusement les récits de vie quotidienne et en particulier la place de l'événementiel dans l'existence de l'homme du commun, on découvre que c'est l'articulation des êtres et des choses selon le temps qui devient fondamentale, et non celle qu'on suppose se faire au gré de l'espace quantifiable. On voit que le présent prend de l'épaisseur dans la mesure où il évoque un imaginable, c'est-à-dire ce que ce présent sera ou aurait pu être. Mais on voit aussi que le possible implique les significations dont est gros le présent. C'est donc sur un fond d'imaginaire que se convoquent mutuellement le diurne et le nocturne, l'habitude et l'accident, l'ordinaire et l'étrange, le quotidien et l'événementiel. Ainsi les représentations très variées de telle rue ou de telle galerie marchande se ressemblent toutes dans l'évocation d'un sous-sol chthonien et inquiétant. Ainsi certains lieux de l'horizon familier restent marqués de manière très durable par la trace d'un événement, dont ils résonnent encore (bagarre, incendie, manifestation etc.). Ainsi une banale voûte de béton ne cesse d'appeler contre toute vraisemblance, la « ruelle d'un village méridional escarpé ».

Ces raccourcis incontrôlés, ces renvois imprévus qui ont une grande efficacité sur les conduites individuelles et collectives déroutent notre habitude mentale et de médiation et de la « ratio ». Mais c'est là précisément le signe de l'action fondamentale d'un imaginaire au quotidien qui, outre son pouvoir reconnu de lier et de délier, se manifeste par les trois autres pouvoirs que notre culture s'obstine à réduire à l'exercice extraordinaire ou marginal. Par le pouvoir d'excéder, le fragment peut déborder en

signification le champ de la totalité. Par le pouvoir de réversibilité, le présent et le possible s'impliquent mutuellement. Par le pouvoir d'immédiateté, les éléments contraires peuvent coïncider dans une même expression, et l'enchaînement des causes et des raisons est bousculé au profit des renvois de significations.

Si la vie quotidienne est autre chose que le contenu d'un contenant urbanisé, autre chose qu'un usage bien rempli, si elle peut trouver sens en tant qu'expression, alors l'imaginaire, avec ses trois pouvoirs, se propose comme le référent essentiel auquel tous les moments de l'acte d'habiter et tous les espaces habités renvoient. Il faudrait alors reconnaître que l'imaginaire trame sous chaque vécu présent un fond qu'il lui donne immédiatement comme monde. Mais cette reconnaissance-là est difficile. Et sans doute le cheminement qui vient d'être esquissé ne fait-il que commencer.

J.-F. Augoyard



A la Ville neuve de Grenoble. Photo Vasco Ascolini. ►

